

Madeleine de Jauréguiberry un grand chêne plein d'oiseaux



Maddy Cornu*

La vie de Madeleine de Jauréguiberry et les grandes idées qui ont animé toute son existence, la famille et ses lieux fondateurs, la Soule, l'Argentine, la guerre civile d'Espagne, l'odieuse calomnie et la persécution dont fut victime le peuple basque – révélation pour elle du combat pour la vérité; les grandes amitiés, l'éveil à l'héritage et l'urgence à transmettre la langue. Son Père, sa foi chrétienne, Janko Jauna.

Mots Clés: L'odieuse calomnie. La guerre d'Espagne. La Soule.

Madeleine de Jauréguiberryren bizitza eta izatea bultzatu dituzten ideia handiak, familia eta haren sorlekuak, Zuberora, Argentina, Espainiako Gerra Zibila, kalumnia higuinaria eta euskal herria jo zuen jazarpena -egiaren aldeko errebeldia harentzat; adiskide handiak, herentziaren aurkikunde eta hizkuntza ondorengoei emateko premia. Haren Aita, kristau fedeak, Janko Jauna.

Giltz-Hitzak: Kalumnia higuinaria. Espainiako gerra. Zuberora.

La vida de Madeleine de Jauréguiberry y las grandes ideas que han animado toda su existencia, la familia y sus lugares fundadores, Zuberora, Argentina, la Guerra Civil Española, la odiosa calumnia y la persecución de la que fue víctima el pueblo vasco -revelación para ella del combate para la verdad; las grandes amistades, el despertar a la herencia y la urgencia para transmitir la lengua. Su Padre, su fe cristiana, Janko Jauna.

Palabras Clave: La odiosa calumnia. La guerra de España. Zuberora.

*5 ter avenue des Vignes. F92210 Saint-Cloud

Egun, goizean, ene leihua zabalik
Ikhouchi dit
Argia hasten denian
Menditto bat gainean
Etxe ttipi bat...
aitzin chouria...

C'est la vue que Madalena du haut de *Sibasía* avait au petit matin, sur cette vallée de Lacarry.

J'ai commencé ces quelques mots qui lui sont consacrés sur son secrétaire –un meuble qu'elle m'a légué – était-ce une intention, un signe?

Ce secrétaire, je l'ai connu dans sa chambre, là-haut, à *Sibasía*, bourré d'un fouillis de lettres et textes inachevés, boutons, médailles et vieilles montres, où les trésors et l'inutile s'accumulaient. On ne savait ce qu'il fallait garder ou ce qu'il fallait jeter – le temps pour réfléchir à la raison de chaque objet lorsqu'il faut déménager.

Il y avait un tas de cahiers commencés dans l'enthousiasme où, sur les premières pages, le texte nous livrait sa pensée – puis l'écriture s'agrandissait, prenait de la vitesse, avait du mal à suivre le galop de ses idées, et devenait frémissante d'émotion, c'est à dire tout simplement illisible. Elle recopiait aussi lettres, articles, leitmotiv... et le cahier s'arrêtait, inachevé, car, mue par une impulsion forte, il fallait partir...: «il faut que j'aille voir «untel». Des «untel» et des «chics types», elle en a rencontré dans sa vie, elle en parlait avec un sourire et un regard portant l'image de celui qui l'avait reçue ou qui l'avait écoutée.

Instituteurs, inspecteurs d'académie, recteurs, prêtres, religieuses, comme elle vous a aimés de l'avoir écoutée, de l'avoir comprise, d'avoir accepté d'être l'appui, l'allié de ses projets, tout en lui laissant faire tout le travail et la mise en œuvre de ses idées –«le petit cheval blanc ah! qu'il avait bien du courage, tous derrière et lui devant!» chante Brassens – Personnalités politiques, journalistes, ne me dites pas si vous êtes de droite ou de gauche. Ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est que vous vous intéressiez à ce qui m'intéresse à savoir:

Le peuple basque
Son histoire
La langue
Sa transmission

Transmission urgente, prioritaire – trésor inestimable d'une beauté inouïe, magnifiquement porteur d'une culture, d'une âme, du cœur, du secret du peuple basque. Trésor reçu, à vivre et à transmettre, une réflexion qui donnera un sens fort à son action, à toute sa vie.

Madalena est née à Alos, petite commune d'Alos-Sibas-Abense. Son père Alexis de Jauréguiberry s'était embarqué tout jeune, avec un de ses frères pour l'Argentine. Avec un jambon, une partie du prix du voyage et des bras pour aider l'équipage, on pouvait monnayer son voyage. Alexis se vit proposer au terme de la traversée de continuer à bord comme marin, avec de l'avenir dans la profession car il s'était montré habile à la manœuvre. Mais non, ce n'était pas sa nature, c'était un pasteur, éleveur de troupeaux qui allait au devant des grands espaces.

Il commence comme *le chero* à Buenos Aires, livrant le lait à la ville. Ça marche bien, ça marche très bien. Le troupeau prospère, les économies s'accumulent. Alexis installe un homme de confiance sur la propriété et rentre au pays pour se marier. Il épouse Doatea Erbin de la maison Elichalt à Sibas.

On raconte qu'il la rencontra sur la route d'Alçay alors que son cheval emballé traversait le village. Elle arrivait en face avec un troupeau de moutons. D'une main ferme, elle arrêta le cheval énervé et impressionna son cavalier.

L'histoire m'a été racontée par la tante Marguerite. Je ne vois pas pourquoi je ne la raconterais pas à mon tour.

Voilà Alexis et Doatea, mariés. Ils s'installent à Alos à *Carriquia*. Jean premier né, puis Anaud, voici la naissance d'une petite fille prénommée Madeleine, le 13 octobre 1884.

Le jeune ménage vit heureux «*gochoki*», ses premières années. Mais Dorothee rêve elle aussi d'Amérique. Et un jour un peu plus long que les autres, un peu plus monotone, elle ouvre son cœur à son mari : vous parlez de l'Argentine, vous avez fait un beau voyage. Et moi? vais-je passer ma vie ici à vous entendre parler de ce pays qui finalement n'appartient qu'à vous? «Vous voulez partir? lui répond Alexis – hé-bien, partons»... Et toute la famille est en l'air – Madeleine a à peine un an. Elle fera sa première traversée dans les bras de sa mère. On embarque à Bordeaux avec une vache qui fournira le lait frais pour les enfants et qui sera offerte à l'équipage à l'arrivée.

En Argentine, le bonheur continue et s'affirme avec la naissance de Grégoire-Alexis et de Marguerite. Entre temps, Alexis reçoit, d'un de ses oncles, par télégraphe, la nouvelle que *Sibasía*, cette grosse gentilhommière de Sibas, est en vente. «Achète» répond aussitôt Alexis.

Le retour est décidé bien que Doatea souhaite demeurer sur cette terre lointaine. Mais Alexis a en tête la suite de l'histoire, c'est à dire l'éducation de ses enfants. On rentre si vous ne voulez pas que vos fils deviennent un jour des bandits. La famille s'installe en arrivant à *Sibasía* où on a fait des travaux pour rendre cette maison presque abandonnée, habitable. La vie s'organise bonne et paisible. La famille s'agrandit et voit naître Marie (1890) Antoinette (1893) Clément (1895) et enfin une adorable petite dernière, Denise (1899), pour qui on a toutes les faiblesses.

Le verger, le potager autour de la maison, les terres et fermages, les revenus d'Amérique font vivre la famille.

Alexis, «aventurier des temps modernes», père de famille nombreuse, a le souci de donner à chacun de ses enfants une solide instruction. Madeleine, présente à ses côtés plus que ne le sera sa mère toute à ses devoirs, de maîtresse de maison et aux douceurs de ses maternités successives, sera la partenaire privilégiée et le dialogue s'établira entre le père et cette fille si sérieuse, si réfléchi. Madeleine appréciera ce tête à tête avec son père, fait de confiance et de grande tendresse. Les aînés partent pensionnaires au lycée de Pau. Madeleine part aussi et ses sœurs à leur tour suivent et poursuivent leurs études au cours secondaire.

Trousseaux, éloignement, pension, on fait face à toutes les dépenses. Le domaine sert à porter les charges et lorsqu'elles pèsent un peu plus, on vend un champ ou un bois. Alexis a bien conscience que son trésor, c'est ses enfants: «j'emprunte à 5% disait-il à Madeleine, et je place à 100 %». Il tiendra jusqu'à ce que l'aîné, Jean intégrant santé navale, soit en mesure de participer dès ses premières soldes à la charge du ménage.

Doatea voit partir tous ses enfants les uns après les autres. Le tour des deux derniers viendra. Clément est un petit garçon vif, plein d'intelligence et de malice inventive. Il part pensionnaire. Et lorsque le tour de Denise arrive, Doatée ne peut s'y résigner et exprime le désir de la garder auprès d'elle. Madeleine alors s'y oppose avec fermeté: «votre fille pourrait un jour vous reprocher de ne pas lui avoir donné l'instruction que nous avons reçue grâce à vos sacrifices».

Tous les quatre ou cinq ans, Alexis partait en Argentine surveiller la propriété et ramener les économies (quand papa partait, c'était très triste, confiait plus tard la tante Antoinette). Madeleine vient de passer le brevet supérieur. Elle demande à son père de partir avec lui. Elle a gardé de l'Argentine un souvenir plein de promesses. Ce n'est pas seulement une pampa, une terre lointaine de grands troupeaux où les Basques vont chercher fortune. C'est aussi un pays d'avenir. Buenos Aires est une capitale, où des femmes peuvent exercer un métier, surtout en matière d'enseignement. Madeleine est consciente de son rôle d'aînée, et soucieuse de l'avenir de ses sœurs. Son esprit voit grand, elle a l'âme d'une pionnière. Elle a de l'audace et un sens aigu du devoir. Le devoir n'est pas une entrave ou un conformisme mais une élévation de l'âme, une référence à ses parents à qui elle doit tant. Elle fait venir ses sœurs en Argentine, au fur et à mesure, leurs études secondaires terminées. Elles sont jeunes, gaies, pleines d'entrain et leur entente fait merveille.

1913 – Madeleine a 29 ans

Elle a perdu son fiancé, décédé à bord du bateau qui le ramenait en France – fin d'une histoire d'amour à peine commencée –

Le cours des sœurs Jauréguiberry a beaucoup de succès. Madeleine va repartir avec son père et les économies, sans se douter du conflit qui va éclater et de la souffrance d'une séparation qui durera jusqu'en 1918.

A *Sibas*, Alexis, Doatea et Madeleine vont vivre l'angoisse des familles: les trois frères partent au front. Souvenir de Madeleine lorsque de la fenêtre du 2^{ème} étage de *Sibas*, elle voyait arriver au haut de la côte de Barnetchia le maire de Tardets et un adjoint. C'était toujours pour une mauvaise nouvelle, et, dans chaque maison, on guettait où il dirigerait ses pas. C'était un soulagement lorsqu'il dépassait *Sibas*.

Il a du ainsi monter vingt fois à Sibas: c'est le nombre des noms inscrits sur le monument aux morts.

En 1917: Alexis est atteint par la grippe espagnole. Madeleine assistera son père, instants inoubliables dans ses derniers moments. C'est un immense chagrin pour elle, qu'elle a la discrétion de vivre intérieurement pour accompagner sa mère dans son deuil. Sa grande douleur rejoint le grand fleuve des souffrances provoquées par la guerre.

1918 – C'est l'armistice

Sibas retrouve la vie, la joie avec le retour des trois frères miraculeusement indemnes et l'arrivée des sœurs d'Argentine par le premier bateau. Puis ce sont les rencontres et les mariages qui vont se succéder. Grandes fêtes à *Sibas* où Madeleine auprès de sa mère organise les cérémonies. Un rôle qu'elle tiendra plus tard, *Etchekandeia* de *Sibas*, pour les mariages de ses neveux et nièces. Grande, belle, épanouie, elle séduit tout le monde sans chercher à séduire. Elle ne s'est pas mariée, n'a pas cherché à tout prix. Elle goûte pleinement ce que la vie apporte à l'histoire de sa famille. Elle va, elle vient, elle voyage, c'est la naissance des premiers neveux en Tunisie, en Argentine. La base, la maison, c'est *Sibas*. Mais en même temps, elle amorce sa propre histoire avec sa disponibilité de célibataire. Petit à petit, grandit en elle le sens de l'héritage: son pays, le peuple basque, sa langue, ce peuple dont elle est si fière de faire partie; elle garde la mémoire de son père. Les Basques sont des êtres libres. Seigneurs ou paysans: où est la différence sous le regard de Dieu? C'est la foi qui leur inspire leur dignité.

1927 – Son frère Jean le docteur de Jauréguiberry, après une carrière de médecin dans la brousse en Afrique, s'installe à Saint-Jean-de-Luz. Associé avec son beau frère le docteur Joseph Althabégoïty, ils ouvrent un cabinet de radiologie et de médecine générale.

C'est une grande joie pour Madeleine de voir se rapprocher ces deux familles. Elle va souvent à Saint-Jean-de-Luz; avec son frère Jean, ils échangent leur vues sur le cher pays.

C'est le début du mouvement *Eskual Herria*, avec l'abbé Lafitte. Mouvement politico-culturel créé dans les années 30 – Eugène Goyheneche se souvient dans une lettre: «ces contacts chez Jean Jauréguiberry quand nous nous cherchions les uns et les autres, mus par le commun amour de notre pays».

Lisant un appel aux femmes basques, sous la plume d'une Augusta Laralde, elle lui envoie aussitôt son adhésion. Mais Madeleine a besoin du contact: elle part pour aller voir cette Augusta Laralde dont elle partage les idées. L'abbé Lafitte à qui elle demande où la rencontrer lui avoue tout simplement «Augusta Laralde, c'est moi». Et il accueille Madeleine comme si elle était envoyée par la Providence pour remplacer Augusta.

C'est la création de l'association des *Begirale*: gardienne. Pour Madeleine, la tradition est une source: eau vive de toujours, coulant depuis toujours et pour la vie de maintenant. L'inquiétude est que cette source se tarisse. Le mouvement des *Begirale* prendra son visage: ni folklorique, ni traditionaliste, mais association de forces jeunes, vives et lucides, conscientes des valeurs de leurs ancêtres comme source d'avenir et non poids du passé, tel est l'objectif, l'esprit du mouvement.

La transmission se fait par les femmes. C'est elles qu'il faut éveiller à la mission. Elle l'a compris en regardant vivre autour d'elle: les hommes vont aux champs. Les travaux sont durs. Ils y passent tout leur temps, ils y mettent toute leur énergie, toute leur force. Rentrés à la maison, ils sont fatigués de leur journée, parfois silencieux. Les femmes s'occupent des enfants, leur parlent constamment, même pendant les travaux ménagers. La langue maternelle, c'est elles: gardiennes inventives. Il faut qu'elles sachent qu'elles manient un trésor hérité de la mémoire et de la culture de leurs ancêtres. Il faut qu'elles transmettent tout, sans rien détourner ni retenir au passage.

Elle organise un cours d'enseignement post-scolaire chez les sœurs d'Alos, mais ce n'est pas seulement l'enseignement ménager qui peut former ces jeunes filles. Elle comprend l'instrument culturel que pouvaient être les fêtes.

Faire du théâtre: mais pas n'importe quoi. Elle fait traduire par Fabien Hastoy, instituteur à Tardets, La Fontaine et Molière. Les fables sont une mine d'inspiration. Leur thème touche l'universel de toute société pastorale ou citadine. Le rat de Larrau est-il à l'aise à Mauléon? La grenouille du pont d'Ohix dialogue avec la grosse vache du moulin et tous ces animaux mis en scène avec les défauts qu'on peut reconnaître chez Pierre, Mayana ou Begnat... Fabien traduira avec malice et liberté et Madeleine fait réciter avec un registre d'intonation que les anciennes *begirale* ont gardé dans leur mémoire: «*Behin bazuzun aphotoro bat*».

Elle monte pour la première fois une pastorale uniquement jouée par les femmes. J'avais appris à danser, en revenant de l'école chez Allande Bameix.

Elle me fit faire un petit costume de cantinière et je lui faisais les levers de rideau de ces fêtes qu'elle organisait dans les granges de village, - au son aigrelet du piano attaqué par la timide Louise Daguerre, du rythme décisif et parfait.

Une fillette qui danse les danses souletines réservées jusqu'alors aux hommes, des jeunes filles jouant une pastorale, voilà comment tranquillement, sans idéologie mais dans la logique du message à transmettre, Malena ouvrait la porte des fêtes aux femmes et aux enfants.

1932 – Tout en se consacrant à ses activités, elle vit douloureusement le drame de ses deux sœurs: le mari d'Antoinette, Adrien Palu meurt des suites de la guerre de 14-18, puis peu après c'est Joseph Althabégoity, laissant Marie avec 7 enfants, le dernier a à peine neuf mois. Tout le monde se regroupe à *Sibasìa*, maison d'accueil et de réconfort. Les enfants vont à l'école d'Alos. Quelque temps après, les deux familles d'Argentine décident de revenir, avec le souci, comme l'a eu Alexis, de donner une instruction à leurs enfants en France.

Madeleine au côté de sa mère participe à la vie de *Sibasìa*, sans pour autant sacrifier son indépendance. Elle va souvent à Saint-Jean-de-Luz, en Espagne. Elle a le départ facile et personne ne lui demande de comptes.

Jean et Madeleine de Jauréguiberry sont aussi très liés avec des Basques espagnols qu'ils rencontrent fréquemment: personnalités politiques, responsables d'associations féminines ou culturelles. Ils sont intéressés par tout un mouvement de réveil à l'identité basque.

Le Pays Basque espagnol rentre avec toute sa foi et sa maturité dans la perspective d'un statut politique au sein d'une république espagnole fédérale.

Brutalement la «reconquista» menée par Franco, quelques temps concernant le sud et remontant l'Espagne, le drame frappe le Pays Basque. Les Basques sont les pires ennemis, car ils sont catholiques et républicains. Il fallait pour gagner l'opinion internationale à la soi-disant croisade de Franco, que le peuple basque soit dénoncé comme allié des marxistes et justifier ainsi l'attaque brutale dirigée contre eux. Déjà commencent les bombardements par l'aviation allemande. Le plus célèbre «*Gernika*» soulève l'indignation générale. Jean de Jauréguiberry écrit un article prémonitoire: «L'encre de la colère est au bout de ma plume» (pastorale familiale, Biltzar 1985, *Sibasìa*).

Alos, 22/05/1937 (clairvoyance de Jean de Jauréguiberry)

«27 avril 1937, bombardement de Gernika.

Cette extermination d'une population catholique (incontestablement la plus catholique d'Espagne) quand elle sera connue (et elle commence à l'être) ouvrira bien des yeux et fera comprendre enfin que le mouvement de Franco n'est pas une «croisade» religieuse (c'est sous cet habillage de propagande qu'il espérait

gagner l'opinion bien pensante). Après leur abominable forfait, il ne sera plus permis aux rebelles de donner le change sur leur véritable dessein. Leur masque de faux chrétien ne trompera plus personne.

Ce n'est pas tout. Par dessus Franco – lequel n'est qu'un comparse sinistre, dans le drame espagnol, la destruction de Gernika atteint le fascisme international et le discrédite aux yeux des honnêtes gens.

A la lueur de son incendie, on découvre la perspective de cette guerre intégrale, prônée par Hitler et Mussolini car aucun doute n'est plus permis: nous savons aujourd'hui que pour établir leur impérialisme, nos modernes dictateurs ne reculeront devant aucune barbarie». Jean de Jauréguiberry

Un soir pluvieux, fin août 36, leur grand ami Lopez Mendizabal, secrétaire général du P.N.V. frappe à la porte de la villa Favorite. Il s'est enfui de chez lui. Son imprimerie a été saccagée. On l'a prévenu qu'il était sur la liste des dirigeants basques à abattre. Les principaux leaders sont déjà arrêtés, exécutés. Il raconte à ses amis ce qui se passe de l'autre côté de la frontière et parle d'une déclaration calomnieuse qui a été diffusée le matin même par la radio... faisant état d'un soi disant pacte du Parti Nationaliste Basque avec les communistes. La déclaration est suivie d'une lettre des évêques le confirmant. Or cette lettre présentée la veille à Monseigneur Mugica et à Monseigneur Olaechea, l'un et l'autre refusèrent de la signer.

Les Basques ont trahi leur foi! C'est ce qui justifie l'opération des rebelles (les troupes de Franco) c'est à dire la mise à feu et à sang du Pays Basque.

L'indignation de Madeleine et de son frère Jean fût telle qu'ils décidèrent d'agir en alertant la presse, les personnalités politiques et religieuses. C'était une course de vitesse face à la campagne orchestrée qui commençait à circuler.

Hélas, l'ampleur de la réaction moutonnaire de l'information commence déjà à faire son œuvre. «Il faut aller plus haut» dit Madeleine – aller voir à Paris des personnalités de la presse catholique et des journalistes. Le père Bernadot, François Mauriac, Jacques Maritain, Claude Bourdet, autant de signatures qui font autorité et dont Jean et Madeleine sont les lecteurs assidus.

Madeleine part à Paris, les rencontre, leur raconte. Ils décident d'écrire à Monseigneur Mugica qui entre temps a été exilé à Rome – qui portera le message? L'Italie de Mussolini déjà surveille les frontières. Certains journalistes sont indésirables. «j'étais libre, je me proposais» raconte Madeleine. Elle fit le voyage à Rome et rencontra Monseigneur Mugica- Hélas il ne put répondre à l'attente de cette lettre car Rome lui avait demandé le silence qu'il observa par fidélité à son église, au prix d'une immense souffrance – Madeleine revint à Paris avec une lettre de l'évêque exilé à l'adresse des *«muy estimados señores»*... *Que jamais on ne prononce mon nom. Mais de savoir que la vérité est connue par vous m'est d'un grand réconfort.*

Madeleine a suivi dès lors «le calvaire de M. Mugica», comme elle l'appelait. Une correspondance entre eux témoigne de l'amitié respectueuse et de l'affection profonde qui s'établit entre eux.

Madeleine revint à Sibas après cet extraordinaire voyage dont elle gardera le souvenir toute sa vie. Cette force de témoignage ne s'est jamais atténuée en elle. L'injustice était pour elle une souffrance qui ne pouvait la laisser inactive.

Dès son retour, elle se consacre à l'accueil des réfugiés qui arrivent en masse aux frontières. Constitution de comités d'accueil, ouverture de centres d'hébergement. Elle part souvent de Sibas pour organiser, visiter les uns et les autres; les nombreuses lettres qu'elle reçut témoignent de la reconnaissance de ceux à qui elle a apporté aide et réconfort.

La propagande de Franco a fait ses ravages dans la presse et elle en souffre tout en gardant son courage lucide: *je demeure épouvantée en constatant le mal que peut faire la presse soi-disant bien pensante en déguisant, en voilant systématiquement la vérité, en propageant mensonge et calomnie et en faussant les esprits*» et plus loin «*aimer les malheureux, les humbles comme nous le recommande expressément le Christ devient presque un crime* (Lettre à l'abbé Lafitte).

1939-1940 – La guerre puis l'occupation.

Madeleine est dès le premier instant gaulliste. Son frère Clément prend la tête de la Résistance à Mauléon. Il entre dans la clandestinité tout en gardant son visage de bon père de famille. Il vient tous les dimanches, en vélo, à Sibas la petite dernière sur le porte-bagages, les documents compromettants glissés sous le siège du bébé. Le bon docteur fait office d'agent de liaison et transmet les messages au cours de ses visites. «*bicoli eta laou sanxho*¹». La vache Piguette dans sa grange a vu parfois quelques groupes insolites s'abriter pour la nuit, réfugiés citadins en talons hauts fuyant la persécution nazie. Madeleine continue son activité auprès des jeunes filles et obtient la création d'une maison d'enseignement ménager avec un poste de directrice subventionnée.

Tout en continuant son action à la tête du mouvement des *Be girale*, une autre idée s'impose à Madeleine. Son expérience de l'enseignement l'amène à réfléchir à son action: le souci majeur reste la transmission de la langue.

Un constat: école et famille, deux lieux de vie quotidienne qui fonctionnent en s'ignorant; il faut faire le pont. Si le français est introduit depuis long-

1. Message à faire passer annonçant l'arrivée de deux personnalités de la Résistance.

temps dans les foyers par l'école de la République, par le commerce et l'administration, il faut que l'école accueille en retour la langue basque et sa dimension culturelle.

Démarches, lettres, arguments, visites, appuis, encouragements, tout cela vécu au rythme des voyages. Maléna n'arrête pas de marcher son idée en déplacement et démarches. Que de fois, au petit matin, avant même le lever du jour, a-t-elle pris la route qui descend à Tardets: c'est le départ en autobus pour aller voir l'inspecteur primaire, l'inspecteur d'académie, le recteur, le député.. Toute personne susceptible d'écouter, de l'aider dans ce projet. Madeleine leur communique ses convictions avec flamme. Elle plaide, persuade, insiste, d'autant plus qu'elle s'engage à mettre en œuvre son projet. Elle obtint la possibilité de faire une heure de basque par semaine dans les écoles primaires.

Pas de subvention, simplement des autorisations. Qu'à cela ne tienne, elle assurera les cours de basque dans toutes les écoles des alentours: Alos, Abense, Alçay, Lacarry, Lichans, Etchebar, à pied, par tous les temps. Elle encouragera les instituteurs qui ne savent pas le basque en leur proposant des petits exercices de thème-version, qu'elle corrigeait. Toujours dans l'idée de soutenir ces maîtres qui ne sont pas nécessairement basques, elle fera éditer un disque, à ses frais. *Je peux me payer un luxe: je vis seule, je n'ai aucune charge. J'ai la chance de posséder quelques bouts de champs et de prés bien situés... convoités par des voisins... d'une vente facile* (correspondance avec l'abbé Lafitte).

L'école et l'église, deux lieux d'enseignement. Depuis longtemps, elle travaille avec des prêtres qui ont compris qu'il fallait évangéliser dans la langue maternelle.

Et voilà la bonne nouvelle qui arrive elle aussi à temps: depuis Vatican 2, les langues vernaculaires sont admises à être utilisées pour les célébrations: les bénédictins de l'abbaye d'Urt font un «travail de *bénédictin*»: traduction et musique de la liturgie en basque.

Immense joie de Madalena qui imagine le berger d'Ahusky chanter les psaumes comme s'ils sortaient de son âme. Le pain et le vin prenaient à l'autel le goût et la saveur de l'incarnation: *ogia eta ardua*.

1953 – c'est la période la plus solitaire de la vie de Madeleine – les vacances ramènent toujours la famille à *Sibasia* mais les hivers sont longs. Jean de Jauréguiberry meurt au début de l'été. Mais c'est aussi une période très active; son frère l'a tellement encouragée qu'elle se sent forte de sa présence invisible.

Clément son jeune frère lui rend souvent visite. Madeleine lui parle de ses combats, de ses projets. Elle lui fait lire «*Le verbe basque*» du chanoine Inchauspé – étude commandée par Napoléon III et qui fut récompensée par

la construction de la route de Larrau. Voilà Clément plongé dans la syntaxe d'une langue qu'il pratique merveilleusement depuis son enfance. Parcourant cette grammaire il écrivait: *J'avais l'impression de pénétrer dans une forêt extrêmement touffue, où je reconnaissais parfaitement un à un tous les arbres qui m'entouraient, où je devinais parfois des alignements de certaines espèces et où pourtant je finissais par m'égarer* mais soudain cette étude le passionne, lui fait prendre papier crayon, démonstration logique et, par «méthode d'analyse combinatoire» lui fait découvrir une construction qui devient un jeu sous sa démonstration. Il a trouvé le mécanisme du verbe basque.

L'enthousiasme de Malena est fait de joie, d'admiration et d'espoir: grâce à cette méthode on va pouvoir enseigner le basque avec un outil tout à fait nouveau: «Clément, tu es magnifique; grâce aux mathématiques, du basque tu as trouvé sans peine le déclic» (Pastorale familiale, Biltzar 1985, Sibasia).

Madeleine se fit la championne des idées de son frère, son principal porte-parole – articles, conférences, causeries, rencontres. Elle en fit souvent l'exposé dans sa chronique du *Miroir de la Soule* invitant ses lecteurs à conjuguer avec elle ce verbe, trésor de nuance et de subtilité.

1960 – La vie à *Sibasia* s'organise autrement. A partir de 1960, à la mort de Jean Hiriart, les trois sœurs, veuves, viennent s'installer à Sibas. On fait des travaux pour rendre la maison plus confortable. Maléna souffre de voir ces vieux murs épais troués pour faire passer canalisation et chauffage central. Mais le feu de cheminée ne sera pas abandonné pour autant.

Elle les voit s'installer en leur faisant remarquer «qu'elles ont déjà l'habitude de vivre ensemble, vous êtes comme les cailloux du gave, tout arrondis de se frotter les uns contre les autres, moi j'ai encore des aspérités». Et elle continue: correspondance, écriture (30 ans de chroniques au *Miroir de la Soule*) causeries, conférences. Elle a chanté son pays modestement; elle connaissait ses limites: *les savants, les philologues s'intéressent à cette langue, à ses origines et c'est très bien, moi ce qui m'intéresse, c'est l'âme de cette langue.*

Pour toutes ses actions, ses combats, ses initiatives, ce message inlassablement transmis par sa voix qu'elle sut faire entendre, elle fut récompensée par l'Education Nationale en recevant les palmes académiques. Elle fut reçue membre de l'académie basque *Euskaltzaindia* de Bilbao.

Lors de la réception au sein de cette assemblée, elle fit un discours sur la langue basque et présenta «le mécanisme du verbe basque» de son frère Clément. Sur le chemin du retour, elle fit, pensive, une confidence: «comme je regrette de n'être pas un homme!». Étonnement, étonnant pour une femme qui a vécu si pleinement, si librement, si intensément. Et l'explication suivit: «Tout ce que j'ai entendu aujourd'hui était magnifique mais c'était une langue endimanchée, en costume de cérémonie. Comme j'aurais aimé, après le marché, aller au café et écouter parler les hommes, dans ces moments de

liberté, gentiment soutenus par le vin. C'est là vraiment le lieu de la création verbale. C'est là que le basque s'envole vers la poésie et l'invention, triste ou gaie, selon l'histoire ou le tempérament de chacun».

La correspondance avec l'abbé Lafitte. Ses lettres sont comme les cailloux du petit poucet. Elles permettent de suivre son chemin pendant des années. A travers cette correspondance émerge sa personnalité, son enthousiasme, sa foi, ses émotions, ses indignations, sa colère, ses découragements et sa force pour prendre le dessus, tous les sentiments qui l'ont animé le long des événements et actions qui ont jalonné sa vie. Laissons-la parler, de ses deux frères Jean et Clément: «*J'ai partagé la pensée de Jean et j'ai suivi pas à pas les travaux de recherche de Clément*». «*J'ai vécu dans leur sillage, communiquant avec leur pensée, plus proche de Jean du temps où il habitait Alos, nous nous sommes vus tous les jours. Je partageais ses idées. Il m'encourageait à persévérer car plus d'une fois, j'ai été tentée d'abandonner*».

— *J'ai vu plus souvent Clément, après la mort de Jean; l'étude du basque l'a passionné mais la maladie brutale est venue interrompre son travail. Il regrettait d'y être venu trop tard. Comme j'aurais aimé les entendre discuter en basque.*

Puis prenant de la distance avec l'âge «*les basques réussiront-ils à poursuivre leur route millénaire au-delà de l'an 2000 gardant l'essentiel de leur héritage?*»

— *1954 il y a de l'espoir, nous assistons à un véritable réveil, dans mes vieux jours c'est un grand réconfort, une grande joie à 85 ans. Je me remets à espérer qu'il survivra avec l'essentiel de son héritage: la Foi et la langue.*

«*La poursuite de cet idéal depuis les années 35-36 m'a aidée à remplir une vie dans la solitude de ce grand Sibasia où j'ai passé une grande partie de mon existence*».

— Et vers la fin: «*tout s'affaiblit avec les années, excepté la sensibilité qui s'accroît et s'affine*».

— *J'ai 88 ans, eta erraiten ahal dut uncha bizi nizala, gure Jnko Jaunari eskerrak!*

J'ai 91 ans; mes forces tout naturellement déclinent. Je vois moins bien, j'entends moins bien et ma mémoire me fait parfois défaut mais ma tête est solide et mon esprit n'a jamais été aussi clair.

— De sa dernière lettre à l'abbé Junes Casenave, retenons sa dernière phrase: *Je vous dis au revoir, dans l'éternité bienheureuse.*

Aujourd'hui, nous lui rendons hommage. C'est l'hommage de tout un pays pour celle qui a été un «rayon de soleil» dans le matin basque.

Gérard Cornu, basque par la grâce du mariage, par amour, ballades et chansons, fût chargé par ses belles sœurs, beaux frères, cousins et cousines, d'exprimer ce que nous avons tous dans le cœur à l'occasion de la cérémonie de remise des palmes académiques.

C'est cet hommage que je reprends aujourd'hui pour le partager avec vous :

«Je pense à votre Père qui le premier sans doute a délié votre langue et vous a transmis la sienne que vous avez tellement honorée depuis, en l'honorant et pour laquelle justement, on vous honore aujourd'hui.

Pour nous, votre esprit est un peu comme un grand chêne plein d'oiseaux. De chaque maison de Sibas et des environs, de chaque vallée, de chaque village vous connaissez l'histoire. Etchahoun, Fabien Hastoy, Allande Bameix, c'est par vous que nous les connaissons, même si peut être nous ne les avons jamais rencontrés nous-mêmes.

Et les histoires viennent de loin. Elles s'engrangent, elles s'enchaînent. Et l'intelligence des choses nous est donnée, l'enchantement se produit. Or, ce n'est pas seulement le merveilleux qui passe. Ce n'est pas seulement le roi de Hongrie qui part emmenant Sainte Claire, ou le vent d'Espagne qui vient réclamer sa dot et repart en pleurant.

Les choses insensiblement vont à l'essentiel, les oiseaux nous entraînent là où ils chantent, par les grandes échappées, là où d'une envolée, votre esprit immanquablement tombe juste. Et alors c'est la famille, c'est la Soule, c'est l'Espagne, c'est la langue, c'est la foi, c'est le Père, c'est Dieu.

C'est toute votre vie. Je crois deviner par quel miracle s'opère la tradition orale basque. Tous nous avons senti que c'est l'âme d'un peuple, le génie d'une race, le fond d'une civilisation qui se transmet de génération en génération.

La génération de vos neveux vous a entendue. Elle aimerait savoir transmettre à son tour ce qu'elle a reçu».

Madeleine de Jauréguiberry n'appartient pas à sa famille. Elle appartient à tous ceux qui ont su la reconnaître et qui l'ont entendue.